





Pierre OLIVIER

LE ROMAN  
D'ALEXANDRE

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-424-3434-2

© Pierre OLIVIER

Nouvelle édition revue et corrigée.

Photo couverture : Pierre OLIVIER, *La côte d'Albâtre*.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## 1<sup>er</sup> partie

### 1

L'air tiède et nocturne plombait l'avenue Montaigne ; en cette heure avancée de la nuit, une multitude lanternait depuis un moment face au Théâtre des Champs Élysées. Le nuage lourd des fumées de cigarettes exhalées nerveusement entre deux sourdes exclamations semblait s'attarder puis se dissipait en montant lentement dans la nuit jaunâtre. Le concert venait de se terminer ; un des derniers de la saison. Après un moment, la troupe compacte et remuante se délita, perdant de ses membres après la délivrance des serrements de mains et des embrassades. Les uns seuls, les autres en groupe se dispersaient, disparaissaient, se mêlant à l'errance énigmatique du noctambule.

Deux femmes s'étaient dégagées et se dirigeaient maintenant vers l'Alma. La marche était attentive, regard à terre, attachée aux mots de l'autre ; les mains racontaient, s'arrondissaient pour convaincre, balayant du revers pour rejeter. Chez l'une, la quarantaine s'essoufflait à force de cosmétiques et de *brushing* à regagner le temps passé ; l'autre observait paisiblement avec un vague mouvement d'épaules la cinquantaine qui naîtrait cette année-là. La tenue vestimentaire de la première copiait la mode de l'été débutant, l'audace de ses couleurs ensoleillées ; le jean neutre, sweat posé sur les épaules et un tee-shirt trop large habillaient sa partenaire. Les lumières chaudes et boisées de *Chez Francis* se rapprochaient. L'animation sur le trottoir les fit ralentir et suspendit pour un temps la conversation. Elles passèrent devant les fumeurs et Marie, la plus jeune,

hésita un instant devant l'entrée. La brasserie était à son faite de l'animation. Les rires leur parvenaient à travers la terrasse ouverte sur la nuit. Plateaux à hauteur des yeux, les serveurs ne comptaient plus leurs pas ; au fond, le bar rutilait. Son amie la contourna : « T'inquiète, j'ai réservé... ». Quelques minutes plus tard, à une table isolée, menu en mains, les deux femmes avaient repris leur échange à propos de cette sonate de Schubert qui avait conclu le programme du pianiste. Le fond sonore les obligeait à renforcer la voix. Après la commande, diligemment les coupes de champagne furent devant elles. Marie reposa son verre après un claquement de lèvres satisfait.

— Je suis désolée Camille mais... le deuxième mouvement par exemple me convenait parfaitement, il a su...

— Mais non ! Quand Schubert a composé ça il n'avait pas trente ans ! Là, on avait l'impression que c'était un vieillard déjà, c'était gnangnan, sans amplitude, sans de vraies couleurs ! À un moment, j'ai cru que le pianiste se faisait chier à nous jouer ça et moi, je n'étais pas loin de m'emmerder, surtout et précisément dans le deuxième mouvement !

Elle conclut après avoir soupiré bruyamment.

— Non Marie..., c'était bien joué mais mal interprété.

Marie eut un geste vague et abandonna, regardant ailleurs.

— Bon..., admettons. Après tout... Mais Moussorgski en première partie était remarquable, on a...

— Oui, je te le concède... On avait vraiment l'impression de visiter son exposition de tableaux, c'est vrai. Tu vois bien Marie, là l'interprète a su trouver les bonnes images, c'était mieux travaillé, c'est tout, alors que Schubert... Interpréter la musique, c'est comme un poème

qu'on récite, on a beau le connaître par cœur, si on le déballe sans inflexion, sans conviction, ça devient tout de suite rasoir !

Camille s'était écartée afin de permettre le service. Après un long moment de silence, Marie posa ses couverts et tamponna sa bouche. Elle fronça les sourcils, cherchant l'attention de Camille.

— A propos d'expo, la tienne se prépare ?

— Oui, oui..., vernissage vendredi soir, c'est dommage que tu ne sois pas libre, je vais probablement me faire suer une bonne partie de la soirée, il y a un député maire de je ne sais plus quel arrondissement, un officiel du ministère de la Culture et sais plus qui encore...

Marie avait saisi son verre qu'elle gardait à portée de lèvres.

— Mais Alan, il viendra ?

— Alan ? soupira Camille, il s'en fout de tout ça ; de toute façon, je le vois mal se rouler un pétard devant les officiels endimanchés ceinturés tricolore ! Non, comme tu vois, je serai seule à affronter la cohorte des mondains et des intellos aux visions extatiques !

— Bon, remarque..., si je peux me libérer en fin de soirée, j'essaierai de passer ; ça dépend du temps que va durer mon dîner et puis, je connais les invités, je risque de m'emmerder aussi, je le sens...

— Oui, c'est gentil mais Marion et Charles seront là, du moins au début. Tiens au fait ! Paul a prévu de venir...

— Paul ? Je ne savais pas que ton fils s'intéressait à la peinture !

— Moi aussi.... Un attrait soudain pour les arts plastiques ? Ou alors une envie subite de mondanités ?... Je pencherais plutôt vers cette dernière éventualité.

Marie eut une posture d'incompréhension.

— Il vient d'ouvrir son cabinet d'architecte avec son associé, continua Camille, il doit avoir besoin d'étoffer son carnet d'adresses ; avoir des entrées dans un ministère ou un député dans sa manche, ça aide... Il viendra les poches gonflées de cartes de visite ; s'il est comme son père, il ne sera pas avare de bristols !

— Il y aura des journalistes ?

— Tu penses..., Weill a tout prévu et comme d'habitude, il en a fait trop, ce qui lui plaît, c'est briller et qu'on en parle ! Il me fatigue... Après tout..., c'est sa galerie, son business, moi..., je peins.

— Et tu vends quand même !

— Oui..., je vends, répéta-t-elle avec lassitude, je vends..., encore heureux que je vende ! Tous ces ronds de jambes, ces petits fours, ces poses convenues et ces sourires niais, si en plus je ne vendais pas, ça serait cataclysmique !

Autour, des gens se levaient, d'autres arrivaient. Camille liquida sa dernière bouchée et rectifia le niveau des verres.

— Et toi ? Ton job, ça se passe comment ?

— Bof..., ça se passe... Il y a un poste vacant depuis quelque temps à la Direction Marketing et Communication. Un truc pas mal..., cadre supérieur, une quinzaine de personnes sous ses ordres, possibilité de stock-options, intéressements sur objectif, véhicule de fonction... Le gars qui l'occupait s'est suicidé, problèmes familiaux à ce qu'il paraît, c'est bizarre, je le connaissais bien... Enfin bref, j'ai postulé, je verrai bien, je vois le DG la semaine prochaine et..., tiens... – elle se figea l'œil aiguisé – pas mal le type là-bas, à côté du bar ! ...Et j'espère bien ressortir avec le job en main, déjà il y a deux ans un poste m'était passé sous le nez, pas assez d'expérience on m'avait dit, tu parles ! Le mec qu'ils avaient pris n'en avait pas plus que moi,

seulement c'était un mec, l'éternel schéma, une femme seule avec une enfant de dix ans sera moins disponible, les nombreux déplacements, les horaires tard le soir et cætera, ça sera trop lourd pour vous ma p'tite dame, l'argumentaire classique d'une mauvaise foi qui frise le foutage de gueule ! D'autant que le mec en question paré soi-disant de toutes les qualités leur refilait sa "dem" un an plus tard ! Du coup, la direction emmerdée s'est... Camille ?

Le visage de Camille était toujours tourné dans la direction du bellâtre que Marie avait désigné d'un mouvement de tête durant son monologue.

— Camille ?

Marie se moqua.

— Bon, Camille..., il est pas mal mais il n'est pas tout seul, fais gaffe quand même !

A cet instant, elle prit conscience de l'expression figée par l'effroi de son amie, bouche entrouverte, pâle, les yeux perdus au-delà des tables, de la place animée, de la Tour Eiffel qui scintillait comme un joyau pour touristes. Elle saisit son avant-bras.

— Camille ? Ça va ? Camille, qu'est-ce qui...

Lentement, elle revint vers Marie, silencieuse, avec toujours ce voile dans le regard qui lui occultait le monde. Elle murmura un « Ce n'est pas possible... » quasi inaudible dans le tumulte folâtre de la brasserie.

— Camille..., s'affola Marie, tu vas bien ? Tu veux..., tu veux...

Marie cherchait des mots, une question qu'elle ne savait trouver. Enfin Camille porta ses mains au visage. Elle les fit glisser plusieurs fois pour gommer le masque livide ; elle réapparut avec un rictus, une sorte de sourire.

— Pardonne-moi...

Elle secoua la tête et ébaucha un rire.

— Quand je me suis retournée pour regarder le type dont tu parlais, un couple sortait au même moment... Voilà, je..., j'ai cru reconnaître l'homme mais... j'ai cru, c'est..., c'était une erreur, c'est tout !

Sa voix était encore hachée par l'émotion. Elle prit une inspiration et son verre de vin qu'elle vida à moitié. Marie était toujours incrédule.

— Mais c'était qui ?

— Qui ça ?

— Le gars que tu as cru reconnaître ?

Camille se crispa.

— Personne ! Et puis je te dis que c'était une erreur ! Je me suis trompée, voilà tout !

Elle réajusta son sweat qui glissait sur ses épaules.

— On commande un dessert ?

Un geste fit rabattre le garçon. La fin du dîner s'étira et la conversation reprit, au début sans relief puis s'anima peu à peu pour renouer avec la joute habituelle des deux femmes dans une rhétorique rendue familière par le coudoisement. Pourtant, si Marie avait été plus attentive, elle aurait toujours perçu ce curieux voile qui semblait estomper le regard de son amie. Elle souriait, s'animait ou répondait mais elle était de retour là-bas, dans son passé, et son cœur battait, et son œil s'embuait, brasillant devant les souvenirs cristallins qu'elle pouvait presque caresser tant ils étaient présents. A un moment, elle se surprit à esquisser le geste face à l'image du visage aimé.

— Tu veux autre chose ? s'étonna Marie.

Gênée, elle partit dans un rire qui se voulut léger et reposa prestement sa main sur la table. Elle improvisa :

— Peut-être deux cafés ?

Au serveur empressé, elle en profita pour réclamer l'addition. La tension retombant, elle avait hâte maintenant

de rentrer chez elle, de retrouver Alan, de retrouver le silence et surtout de retrouver le trésor secret des icônes de son passé.

Sa main ne réussit pas à attraper la porte ; elle claqua et pensa aux voisins ; il était trois heures et demi du matin. Elle traversa le salon encore allumé sans rien voir ; dans le bureau, elle découvrit Alan devant son portable. Elle jeta son gros sac de toile sur le canapé. Elle était vide, épuisée.

Alan était américain, du Massachusetts, et vivait en France depuis plusieurs années de l'air du temps qui y passe lentement, et surtout de l'héritage de Papa décédé plus tôt que prévu à la tête d'une société agro-alimentaire. Ils habitaient ensemble depuis presque un an. Plus jeune qu'elle, elle avait souri à son accent, à sa méconnaissance de la vie qui passait pour de l'insouciance. Et puis il était beau, il faisait l'amour à son corps de bientôt cinquante ans où, il y avait longtemps, dans sa jeunesse, avaient germé deux enfants. Il était gentil, pas exigeant ; il était présent. Elle était rassurée. Son œil n'avait pas quitté l'écran et ses doigts parlaient au loin, à quelqu'un dans le monde.

— Alors..., tu as passé une bonne soirée ?

Elle soupira et tomba dans un fauteuil. Après un mouvement imprécis de sa main, elle ferma les yeux.

— Une soirée quoi..., compléta-t-il calmement sans quitter sa ligne des yeux. Pourtant, ça se passe bien avec Marie habituellement.

Il n'avait jamais su prononcer Marie ; pour lui les "a" n'avaient jamais cessé d'être des "è", avec une certaine obligeance, pour signifier sa marque de fabrique. Elle balbutia quelque chose, comme un oui. Il lâcha son ordinateur pour se tourner vers elle.

— Alors quoi ? Qu'est-ce qui se passe avec Marie ?

— Mais rien ! Maronna-t-elle en détournant la tête.

Il pinça ses lèvres en avant, penchant la tête légèrement.

— Bon...

Il se remit à tapoter sur le clavier. Pendant un long moment le silence fut meublé par le bruit mat des touches et le claquement de la barre d'espace. Il correspondait avec un contact, à Sydney, à Pretoria ou à Montrouge. Camille était revenue vers lui et observait son profil. Que pouvait-il pour elle ? Il ne savait rien d'elle, ou presque rien. Il était heureux, en tout cas pas malheureux. Il s'essayait à l'écriture. Ce n'était pas le nouveau Beckett, certes non. Et puis Beckett était irlandais ; lui était irrémédiablement américain avec une crédulité déconcertante. C'est cette naïveté qui lui plaisait ; avec lui, pour lui, les choses, les gens étaient simples comme cette côte nord-est de nantis où il avait grandi.

Il y a un peu plus d'un an dans les Jardins du Luxembourg, elle esquissait des scènes de jeu d'enfants sur son carnet à croquis ; après s'être assis à côté d'elle, sans un bonjour, il lui avait demandé si le dessin était son métier. Son accent aidant, pensant avoir affaire au touriste de passage, elle avait répondu mollement oui, comme ça, sans lâcher son affaire, attentive à la vivacité enfantine qui s'offrait à son inspiration. Il lui avait dit qu'il avait toujours rêvé de vivre avec une peintre, est-ce qu'elle était libre ? Elle avait éclaté d'un rire outré face à son impudence. Un mot avait fait naître d'autres mots, un regard en avait croisé un autre. Ils se revirent. L'histoire avait commencé.

Rien ne l'étonnait sinon peut-être de voir qu'il y avait encore des gens pour croire que les Etats-Unis étaient un paradis ; et encore, il s'en étonnait en passant, en faisant autre chose. L'aimait-il ? Si oui, il le faisait de même, en

passant, en faisant autre chose. Vivre avec lui, elle s'en rendait compte maintenant, était facile.

— Alan ?

Ses doigts s'immobilisèrent. Un regard paisible se posa sur Camille.

— Tu sais que j'ai été mariée un jour ?

Il eut un mouvement d'épaules.

— Eh bien..., je suppose que tu n'as pas fait tes deux enfants toute seule mais que tu aies été mariée, ça, je ne savais pas.

— Oui..., il y a longtemps.

Le regard de Camille était lointain, inquiet. Elle mordillait ses ongles. Alan, abandonnant sa position, se tourna franchement vers elle.

— Et..., et je présume que si tu m'en parles, c'est que ça a un rapport avec ta soirée ?

— Oui.

Elle regardait toujours ailleurs.

— Alors ?

Elle le fixa brusquement.

— Alors..., ce soir..., après le concert..., avec Marie nous avons été dîner chez *Francis* à l'Alma et je crois bien...

Après une inspiration ample, elle finit par se lancer avec une drôle de fêlure dans la voix, comme un tremblement.

— Je crois bien que j'y ai vu mon mari...

Alan prit une posture d'incompréhension.

— Et... ça pose un problème ?

L'œil égaré quelque part sur les toits parisiens au-delà de la fenêtre ouverte, elle garda longtemps le silence. Puis :

— ... Un gros problème.

Ses traits étaient livides. La main tremblait.

— Oui Alan... Un gros problème... Il est mort il y a dix-sept ans.

Ses sourcils se relevèrent lentement. Sa bouche ouverte lui donna un air bête. Il fut pris d'un rire idiot.

— Mais Camille..., c'est quoi que tu me racontes là, tu, tu..., tu te rends compte que tu viens de me dire que ce soir tu as vu quelqu'un mort il y a dix-sept ans, en plus...

— Je crois ! s'énerva-t-elle en se raidissant. J'ai dit "Je crois que j'ai vu", ce n'est pas pareil !

Il leva une main apaisante.

— Oui, oui..., c'était sûrement quelqu'un qui lui ressemblait, ça arrive parfois.

Elle le considéra avec l'œil du reproche.

— Et puis, ne t'inquiète pas, je ne suis pas du genre à croire aux revenants ou à des conneries comme ça ! Mais c'est vrai...

Elle reprit son regard aigu, posé sur rien, revivant l'instant, la voix retenue.

— C'est vrai..., la ressemblance était extraordinaire, même silhouette, la taille, la démarche, même profil mais... avec dix-sept ans de plus.

— Mais lui, ce type, quelle tête il a fait quand il t'a vue ?

— Mais rien ! Ça n'a duré que quelques secondes, nous étions à table, il sortait, à aucun moment il n'a regardé dans notre direction !

— Et c'est tout ?

Elle soupira et resta silencieuse avant de poursuivre sans conviction.

— A peu près tout, quand il est sorti, le maître d'hôtel l'a salué avec un sonore et obséquieux : " Bonne soirée monsieur Larbaud " !

Elle devança Alan qui allait réagir.

— Evidemment non, mon mari ne s'appelait pas Larbaud ! Il s'appelait Brumel..., Alain Brumel.

Alan claqua ses genoux de satisfaction.

— Tu vois ! Tu croises un mec, sûrement après une coupe de champagne et quelques verres de vin dans la musette, un mec que tu vois trois secondes, de profil, dans le boxon d'une célèbre brasserie parisienne, qui ressemble à ton ancien mari, mari qui est mort – détail non négligeable votre honneur ! Qui porte un autre nom – élément vital au plus haut point – je crois qu'il y a..., comment dire..., comment vous dites chez vous "*Dismissal of the charges*" ? Non-lieu ? C'est ça ?

Elle se leva brusquement, le regard noir.

— Oui ! Non-lieu ! Effectivement, je n'aurais jamais dû te raconter cette stupide histoire !

Elle sortit fébrile de son sac un paquet de cigarette. La fenêtre était ouverte sur les toits du sixième arrondissement. L'air avait la douceur d'une fin juin ; elle se planta là et expulsa bruyamment la première bouffée.

— Je suis une conne ; qu'est-ce qui m'a pris de...

Elle eut un geste d'énervement face à la nuit. Derrière elle, Alan avait bougé.

— Non, entendit-elle, j'ai au moins appris que tu avais eu un mari, qu'il était mort, qu'il s'appelait Alain, comme moi tiens ! c'est un peu de ton histoire et... j'aime bien ton histoire. Je suis sûr qu'elle est belle...

Un sourire adoucit le visage de Camille. Elle tira sur la cigarette avec un sursaut désenchanté.

— Belle ? Je n'en suis pas si sûre, non..., pas vraiment.

Il s'était rapproché.

— Eh bien..., vas-y, raconte.

Sa voix était douce, sans forme, pour ne pas l'effrayer. Elle baissa la tête qu'elle remua tristement.

— Raconter..., je ne suis pas certaine que cela te plaira ; et puis raconter..., raconter quoi, commencer par quoi... Et puis, il va bientôt faire jour, suis fatiguée Alan...

— Je ne sais pas moi..., par exemple tu... ton mari..., il est mort de quoi ?

Elle se retourna lentement. Un regard farouche le jaugea, calcula sa capacité à entendre. Cela lui fit peur. Il voulut faire volte-face mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Il est mort assassiné.

Troublé, il baissa les yeux. Les mots étaient absents, inutiles. Il revint difficilement sur elle.

— Assassiné par mon amant... Voilà.

Elle eut une pose assez longue et finit par sourire, un sourire affectueux, presque moqueur.

— Tu vois Alan, mon histoire n'est pas si belle que ça. Elle avait pourtant bien commencé, c'est même... Quelques mois de bonheur, de joie..., c'est tout ce qui me reste.

Il se racla la gorge en se détournant. Depuis sa rencontre avec elle, il n'avait toujours vu que la femme sereine, la blouse maculée accrochée au chevalet, une peintre silencieuse au regard préoccupé face à la toile, détachée du contingent et le monde glissait sur elle sans trouver d'attache et son monde à elle, plan, recelait ses dimensions secrètes qu'elle délivrait simplement, d'un mouvement. C'était une magicienne ; il découvrait qu'elle était aussi un drame, une souffrance ; ses pouvoirs n'y pouvaient rien. Il sentit la main qui rectifiait sa coiffure, délicatement, comme on l'aurait fait à un enfant. Il chercha ses yeux, ébaucha une frivolité.

— Bien..., je...

La fraîcheur matinale était dans la pièce ; sur Paris, le ciel se colorait. En bas, les premières livraisons bravaient la rue déserte. Il eut un petit geste d'abandon et voulut

regagner son ordinateur qui piaffait. La main de Camille le retint.

— Alan..., je ne veux pas te mêler à tout ça. C'est le passé, mon passé, maintenant tu es là dans ma vie, ça me suffit, je... Finalement, je ne sais pas pourquoi je t'ai parlé de ça...

— Je sais..., tu ne sais pas pourquoi mais peut être que... Quand on vit avec son passé, il devient de plus en plus lourd, comme une charge qu'on a sur le dos et Camille, tu n'as plus tes jambes de vingt ans, peut-être que cette nuit, *who knows ?*<sup>1</sup> tu as envie de la poser, peut être...

Regard à terre, muette, elle écoutait et souriait.

— Tu peignais déjà à cette époque ?

Après quelques pas lents, elle se détendit dans le fauteuil. Elle sembla réfléchir avant de répondre.

— Oui..., je peignais.

— Et, ce soir..., tu en as parlé avec Marie ?

— Non, évidemment non... Marie, c'est une amie d'après, comme tous mes amis d'ailleurs, je n'ai gardé personne de cette époque... Il y a que mes enfants qui savent, enfin..., quand je dis qu'ils savent, Charlotte avait treize ans et Paul onze ans à ce moment-là, ils ne m'en parlent jamais. Ils ont leur vie aujourd'hui, pour eux, c'est un peu comme un mauvais film qu'on leur a obligé de regarder. Du moins, j'espère...

Il s'assit sur l'accoudoir.

— Un mauvais film..., c'est plus que ça, tu ne crois pas ?

Elle se rapprocha et le fixa intensément.

— Alan ?

— Oui ?

---

<sup>1</sup> Qui sait ?

— Si je te raconte, tu pourras écrire mon histoire ?

Il eut un geste vague qui pouvait signifier probablement, ou sûrement, ou certainement, ou oui. Les mots avaient été lancés, éperdus ; c'était une main qui cherchait l'appui. Elle serra son avant-bras à en lui faire mal.

— Il y a du champagne dans le frigo, tu peux la déboucher ?

Quand il revint quelques minutes plus tard, il démusela la bouteille. Il la pencha et le bouchon bondit par la fenêtre ouverte. Elle savait qu'il aimait faire ça. Il lui tendit son verre.

— Vous avez de la chance vous en France de pouvoir boire du champagne comme ça, pour rien.

Elle lui présenta sa coupe où sautaient les bulles enfin libres.

— Pour rien..., répéta-t-elle pensive, hum..., attends de m'avoir entendue...

Elle s'adossa ; sa tête immobile était plaquée au dossier, regard figé sur le souvenir puis, doucement, sans bruit, les mots vinrent...

*"A cette époque..., j'étais mariée depuis pas mal d'années déjà et nous possédions une grande propriété entre Yport et Etretat ; elle s'appelait la Closerie du Hoc..."*

Il y avait une automobile stationnée devant la Closerie du Hoc le long du gros massif au centre du terre-plein ; le chemin de graviers menant à propriété en faisait le tour permettant ainsi de repartir sans faire de manœuvres. En quittant la petite départementale, un peu en hauteur par rapport à la verdure environnante, à environ cent mètres, on pouvait voir la maison imposante avec son écurie et son grand pigeonnier en retrait. Après, c'était des champs et des bosquets ; sur la gauche, un petit bois habillait les versants d'un vallon au fond duquel dormait un étang inaccessible à la vue. A droite montait en pente douce une prairie où baguenaudaient des chevaux ; au bout, la ligne irrégulière qui coupait le ciel marquait le bord de la falaise aux pieds de laquelle la mer grondait ou chuchotait suivant son humeur.

En s'engageant sur le chemin, elle râla en apercevant la voiture. Une silhouette se tenait à côté. Si c'était lui, il était en avance ; début de soirée avait-il précisé et là il était à peine seize heures. En passant pour se ranger le long du parterre, elle vit l'immatriculation. Un parisien s'énerma-t-elle ; c'était sûrement lui.

Une botte souillée de boue séchée prit appui sur le gravier ; elle s'extirpa de son tout-terrain. Elle se drapa d'un large sourire et se dirigea vers le gars qui, mains dans les poches de son imperméable, s'appuyait sur son aile avant.

— Bonjour ! Je suis madame Brumel, Camille Brumel ! Vous êtes monsieur Corti ?

Il se redressa pour lui serrer la main.

— Alexandre Corti, oui. J'espère que je ne suis pas trop en avance ?

La voix était ample sans être haute et gardait son inflexion professorale en dépit du rituel de la présentation. Elle fut prise au dépourvu par son culot. Son sourire embarrassé s'élargit un peu plus.

— Euh..., non, non, je..., c'est-à-dire que je ne...

— J'ai eu votre mari hier soir au téléphone pour lui dire que j'arriverai plus tôt qu'initialement prévu, il ne vous a rien dit ?

Elle eut un geste qui masqua mal sa contrariété.

— Non, en fait non..., mais il a dû oublier, ce n'est pas grave, je... ça vous dérange de patienter quelques...

— Si vous voulez, je peux repasser, si vous avez des choses à faire, je peux aller à Yport, ce n'est pas loin et...

— Non, non, c'est inutile, le coupa-t-elle précipitamment en esquissant un mouvement vers la barrière qui clôturait la façade, j'en ai pour dix minutes le temps de..., je reviens !

Accueillie par deux gros chiens joyeux qui avaient abreuvé d'aboiements comminatoires l'inconnu à son arrivée, elle traversa à grandes enjambées le jardinet qui enjolivait la longue et magnifique longère. Elle pestait intérieurement contre son béotien de mari l'obligeant à recevoir son nouveau locataire en situation de lad. Quand elle réapparut, l'homme eut un œil bref sur la tenue plus seyante et la coiffure remaniée. Il sembla en faire peu de cas ou son éducation l'obligea à n'en rien montrer. Elle le guida en se dirigeant vers l'aile droite où ils s'engagèrent sous un vaste porche de pierre. Ça sentait bon le foin qui était stocké là. Après c'était les écuries qui couraient derrière la maison. C'était un ancien relais de poste sur la route de Dieppe et des Flandres. Elle poussa une haute porte de bois ; à l'intérieur des stalles désertes et une odeur forte de crottin.

— Aujourd’hui, s’anima-t-elle, retrouvant son monde, il n’y a que trois chevaux, les miens ! Ils sont dans le pré à côté, vous avez du sûrement les voir ?

— Oui, je..., il me semble.

— Vous montez ?

Il fit signe que non.

— Vous pourrez apprendre si ça vous chante ! Ils sont très paisibles, enfin si...

Gênée par sa froideur, elle réprima sa spontanéité. De l’imperméable entrouvert elle vit le costume et la cravate de soie. Les derbys cirés piétinaient la paille souillée.

— Bon, je..., allons voir le pigeonnier, j’aurais dû commencer par ça !

En prolongement du bâtiment en L avec la maison, un peu à l’écart, une bâtisse ancienne s’accolait à une petite tour surmontée d’un chapeau d’ardoises. Le reste de la construction coiffée à l’identique ouvrait ses fenêtres sur les champs d’un côté et sur un grand jardin de l’autre, jardin qui égayait l’arrière de la maison des propriétaires. Les clés s’agitèrent dans la serrure. La vaste et unique pièce en bas s’ornait de grosses poutres croisées ; à une extrémité, une cheminée de pierre dégrossie et son odeur de cendre froide. Des fenêtres donnant sur le jardin, il découvrit la piscine du domaine protégée en cette saison par sa bâche. Un coin était aménagé en cuisine avec un comptoir de séparation. Un escalier distribuait à l’étage sur une loggia surplombant partiellement le salon, puis deux chambres et la salle de bain. Après la visite sommaire, elle aborda les aspects pratiques du séjour, les commerçants accessibles facilement, les supermarchés du secteur, les jours de ramassage des poubelles, toutes choses qu’il écouta distraitement. Elle sortit d’un tiroir des dépliants touristiques et l’abreuva d’informations qu’il ne retint pas. Il avait saisi un

prospectus sur un musée du coin parmi la masse étalée sur la grande table de bois. Une distillerie à Fécamp et sa réputée liqueur dont il ne retint pas le nom. Il tourna et retourna brièvement le dépliant sans vraiment le lire et le remit sur la pile.

— Vous savez, soupira-t-il discrètement, je viens ici pour travailler, pas pour faire du tourisme. Accessoirement, je pourrai visiter la côte bien sûr mais... nous verrons ça plus tard.

— Ah..., vous... allez enseigner ?

Tout ce qu'elle savait de lui était qu'il professait la philosophie dans une université parisienne.

— Non, non..., je suis sur un projet de livre et j'ai besoin de me retirer dans un coin calme, loin de l'agitation. C'est pour cette raison que je me suis mis en congé ; ici, ça me paraît parfait, c'est confortable, pas loin de Paris et de villes moyennes, isolé sans être un trou... A ce propos, j'ai...

Il avait glissé sa main dans une poche intérieure et sortit une enveloppe.

— Il y a six mois en liquide et un premier chèque, comme convenu...

Elle hésita un instant, regardant le rectangle de kraft gonflé par le contenu. C'était plus une invitation à déguerpir qu'un règlement de leur accord. La jeune femme eut un sourire de confusion, tripotant nerveusement l'enveloppe.

— Ah, une chose encore..., pour l'entretien du gîte, Julie, notre femme de ménage, viendra une fois par semaine, le vendredi, cela vous convient ?

Il acquiesça en silence. Après un temps d'attente, ne dénichant rien d'autre à dire, elle déposa les clés sur la table et disparut.

Chez elle, après quelques brèves occupations, l'envie de pinceaux et de brosses survint comme à chaque fois qu'un évènement extérieur s'immisçait ; c'était le monde qui la rappelait à l'ordre pour lui signifier qu'il n'y avait pas que la léthargie de la routine, ses chiens, ses chats, ses chevaux et le soir le mari qui rentre. Il lui fallait peindre aussi ; c'était apaisant ; elle avait ses secrets. Elle possédait quelque chose à elle et elle apparaissait devant cet univers qu'elle recréait, entrait dans la toile, vadrouillait sur les chemins qu'elle colorait, s'y attardait ; dehors, le temps passait. Une sonnerie de téléphone, l'aboiement d'un chien, la porte en bas qui claque et elle se retrouvait sur le parquet, face au tableau, frustrée et coupable ensuite, inquiète qu'on la découvre ainsi.

Trois ans auparavant, elle s'était créé un atelier à l'étage de la maison. Une pièce pas trop grande mais lumineuse par ses deux grandes fenêtres se faisant face à laquelle elle avait fait adjoindre une verrière de toit pour contrarier une lumière trop horizontale. Elle avait vue sur le grand jardin derrière la maison, sur le bleu de la piscine, sur l'arrondi des collines de l'arrière-pays et la rectitude de l'horizon océanique. A sa droite, après le mur aveugle de l'écurie était le pigeonnier avec, désormais, son locataire.

Elle s'approcha de la vitre. Là-bas la silhouette allait et venait et elle pouvait la suivre passant devant les fenêtres. Il était curieux, atypique, en tout cas autre des gens qu'elle avait l'habitude de côtoyer. Elle n'avait pas osé le regarder vraiment. Certes, son visage était avenant avec un début de calvitie qui grandissait son front ; il était même plutôt séduisant avec cette assurance naturelle que confère un socle de savoir mais il était en dedans, livrant de lui ce qui était nécessaire. Elle ne se l'imaginait pas éclater de rire. Si elle

avait eu à peindre son visage, comme ça, dans l'immédiat, elle aurait figuré l'entrée d'une grotte avec son vide obscur.

L'été précédent, un couple de vacanciers, des enseignants, avait séjourné dans le gîte une partie du mois d'août ; ce sont eux qui lui avaient soumis la possibilité de louer pour un an à quelqu'un de leur connaissance. Un professeur de philosophie de Paris cherchait un endroit pour s'éloigner le temps d'une année sabbatique. Il était discret avaient-ils assuré et offrait les garanties nécessaires. L'idée était attirante d'autant que la perspective d'un seul locataire sur une longue période la soulagerait des mouvements inévitables qu'occasionnent les locations estivales. Elle avait appelé le numéro communiqué. Le gars n'avait pas été exigeant. Pour surmonter ses dernières réticences, il avait proposé rapidement le paiement d'une partie en liquide et le reste en chèque pour donner le change en cas de contrôle bien improbable du fisc. De son côté, elle gardait un contrat de location saisonnière dument complété et signé avec la date d'occupation en blanc. Le montant annuel négocié, l'affaire avait été ficelée ; c'est début novembre que le quidam prenait ses quartiers.

La cloche de la barrière tinta accompagné illico par le tapage de Tania. Un regard par la fenêtre du couloir et elle le vit patienter devant l'entrée. Elle descendit rapidement et dans le jardinet tança la chienne qui couvrait la voix du professeur.

— Oui, je disais, j'ai oublié de vous prévenir que j'attends d'ici deux jours deux grosses malles ; elles seront livrées par un transporteur, probablement dans la matinée mais au cas où..., si j'étais absent...

— Mais il n'y a aucun problème, si vous n'êtes pas là, je les..., arrête Tania ! Ça suffit maintenant ! Tu arrêtes !

La Tania en question, à regret, alla s'étaler dans un coin en soupirant. Son œil ne lâchait pas ce drôle de type qui parlait à sa maîtresse.

— Ce sont des beaucerons, la mère et la fille, elles sont gentilles mais elles gardent la maison ; d'ici quelques jours elles commenceront à vous connaître !

— J'espère qu'elles apprennent vite.

Camille ébaucha un sourire.

— Oui, ne vous inquiétez pas pour votre livraison, si vous n'êtes pas là, j'ai un double de clés du gîte, je vous les ferai mettre dans l'entrée.

— À propos, ma voiture, je peux la garer où ?

— Aucun souci, vous pouvez la garer devant votre porte, il n'y a pas de passage par là.

Satisfait, il la salua.

— Monsieur Corti !

Il se retourna.

— Je..., si cela vous convient, mon mari arrive vers vingt heures, passez prendre l'apéritif, comme ça vous ferez sa connaissance !

Comme il hésitait à répondre, elle argumenta :

— Si vous n'êtes pas trop occupé par votre installation, sinon, on reporte un autre jour, je comprendrai !

Il eut un geste imprécis avant de répondre.

— Oui, pourquoi pas, je..., vers vingt heures, alors ?

— Disons vingt heures quinze, précisa-t-elle comblée.

Il s'éloigna avec un simple accord de la main.

Quand il arriva à l'heure dite, la cloche actionnée déclina un duo à faire reculer un commando de marine. Dans l'obscurité, devant de la maison, il remarqua la présence d'une grosse berline allemande. L'arrivée de la jeune femme dispersa la garde canine. L'entrée ouvrait

directement sur le grand salon dallé ; un feu dans la cheminée teintait les boiseries du canapé et des fauteuils. Elle alluma une lumière supplémentaire. Ses talons sonnaient sur la vieille tomette lustrée. Il considéra à la dérobée la tenue recherchée, la jupe courte de tailleur et le chemisier blanc qui exposait les bras féminins. Le casque de cheveux bruns encadrait un visage mobile et souriant, un visage qui parlait. Un trait liserait ses yeux noisettes chatoyants dans la clarté de l'âtre, les lèvres charmaient par un fard transparent. Malgré le soin qu'elle apportait à figurer l'épouse du notable, la posture de la femme libre et séduisante réussissait imperceptiblement à passer à travers les mailles du filet tissé par la coterie d'une bourgeoisie provinciale afin d'en retenir, croyait-on, l'orthodoxie comportementale qui sied à la femme de la notoriété locale.

Une bouteille de champagne était dans son seau sur la table basse ; trois coupes patientaient sagement rappelant fâcheusement qu'une autre personne était attendue. Quelques bougies çà et là dans la pièce réchauffaient le mobilier sombre et rustique.

Il allait prendre place quand une porte s'ouvrit et se referma. L'homme se dirigea vivement vers lui. Il était grand, sec et semblait ondoyer dans son costume trois pièces. Un rapide sourire ouvrit le bas de son visage étroit. Les yeux, peut être handicapés par un défaut visuel, étaient comme errants, insaisissables. Une main aux gibbosités rebutantes serra la sienne.

— Alain Brumel !

C'était un cadre commercial qui se présentait à un client. Camille s'était assise et s'affairait sur la bouteille. Un geste désigna un fauteuil à Alexandre. Le bouchon se libéra d'un bruit mat. Elle commença à servir.

— J'ai proposé à monsieur Corti de partager un verre avec nous, comme il va occuper le gîte à partir d'...

— Mais tu as très bien fait ! D'autant que je crois que c'est pour une longue période.

Alain Brumel avait saisi son verre et invita à trinquer. Quand Alexandre choqua celui de sa femme, il croisa son regard qui s'attarda.

— J'ai appris que vous êtes dans l'enseignement, professeur de philosophie, enfin..., quelque chose comme ça !

— Oui, professeur de philosophie, à Paris IV, enfin..., la Sorbonne en fait.

— Ah..., la Sorbonne, une référence ! Mais..., si ce n'est pas indiscret bien sûr, vous venez ici pour une raison précise, ..., une mutation peut être ?

Alexandre eut une moue amusée.

— Ça n'a rien d'indiscret, non c'est..., en vérité je suis en train de travailler sur un livre..., de philosophie bien entendu. Et ça nécessite beaucoup de travail de synthèse, de réflexion aussi... Les grandes villes sont peu propices à ce genre de travail, il faut l'avouer et... entre les invitations de l'un, de l'autre, les visites des amis, de la famille et j'en passe ; les gens pensent que vous êtes dispo parce qu'en congés sabbatiques alors que précisément c'est pour être tranquille que vous les avez pris, c'est pourquoi j'ai choisi de me retirer pour un temps en des lieux plus calmes. D'ailleurs, je vous remercie de m'y accueillir !

Alain Brumel venait de reprendre son verre qu'il but largement. Il eut une grimace convenue avec un subreptice regard vers sa femme.

— Pour le calme, ici, il n'y a pas de problème ! Hein ma chérie ?

Madame Brumel parut ne pas entendre la remarque un peu trop appuyée. Un des chiens, probablement la plus jeune, sorti d'on ne sait où, s'était approché et sentait la main du visiteur ; il tapota la grosse tête. La femme but une gorgée avant de reprendre à la volée la conversation.

— C'est Lady, la fille de Tania... Un ouvrage de philosophie mais..., sur un point précis de la philosophie ?

— Oui... et non. Le thème est l'Histoire de la pensée philosophique, des présocratiques à aujourd'hui. En fait, je m'attache à faire ressortir les motivations qui ont permis, ou provoqué, l'émergence des différents courants philosophiques. Ce peut être des motivations sociétales qui ont trait aux différences entre les couches sociales, ou alors culturelles qui obligent à coller au dogme religieux du temps, scientifiques aussi ; parfois..., une découverte importante souvent modifie notre vision du monde et remet en cause ce sur quoi il était construit. Vous voyez, ça couvre un ample domaine !

Alain Brumel avec une grimace navrée reposa bruyamment son verre qu'il venait de vider.

— Je comprends maintenant pourquoi vous avez besoin de calme !

Sa femme, qui avait suivi ses explications avec un intérêt non feint, piochait dans les amuse-gueules.

— Mais vous croyez que le philosophe est lié à son époque ou à son milieu culturel ?

— Normalement..., si on se réfère à l'acception première du mot même de philosophe, non..., mais on peut dire malheureusement que le philosophe est avant tout, est d'abord un être humain ; c'est en se libérant de son poids socio-culturel, un poids acquis par l'éducation que l'être peut conjuguer "aimer la sagesse". Mais il faut reconnaître